
M A N U S C R I T

TROP JEUNE POUR DES FANTOMES
de Janis Balodis
Traduit de l'anglais (Australie) par Séverine Magois

cote : ANG93D126

Date/année d'écriture de la pièce : 1985
Date/année de traduction de la pièce : 1993

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier.
Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas
habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

Trop jeune pour des fantômes

(Too Young For Ghosts)

Janis Balodis

(Australie – 1985)

Traduction Séverine MAGOIS

(Bourse Maison Antoine Vitez – Australia Council – ©1993)

Personnages

Les Immigrés lettons :

Ilse	28 ans
Ruth	32 ans
Lydia	25 ans
Karl	22 ans
Edvards	34 ans
Otto	26 ans
Léonids	32 ans

Les Explorateurs :

Leichhardt	34 ans (Allemand)
Gilbert	32 ans (ornithologue anglais)
Phillips	45 ans (ancien forçat)
Murphy	16 ans (Australien)

Les Australiens :

Bourke	23 ans
McQuaide	45 ans
Angie	35 ans

Les Soldats américains :

G.I. Joe	45 ans
G.I. Sam	23 ans

Distribution

Ilse

Ruth

Lydia / Angie

Karl

Otto

Léonids / Gilbert

Murphy / G.I. Sam / Bourke

Phillips / G.I. Joe / McQuaide

Décor

La pièce se déroule en Australie, dans le Queensland du Nord, alternativement au 19^e siècle (1845) et au 20^e siècle (1948-1949).

D'autres scènes ont pour cadre un camp de réfugiés à Stuttgart, en 1947.

Note du traducteur

Les passages entre [...] correspondent aux coupes opérées sur le texte par le metteur en scène à l'occasion de la création française de la pièce.

Prologue

Les Réfugiés Lettons apparaissent en contre-jour et entonnent la chanson de leur pays :

Put Vejini*

Put vejini, dzen laivinu,
Put vejini, dzen laivinu,
Mes pametam musu majas
Lai dotos uz jaunu zemi.

Put vejini, dzen laivinu,
Put vejini, dzen laivinu,
Pagatne ir pagatne,
Preeksa - jauns sakeems.

Première partie

Scène 1

Queensland du Nord – 1948 – Baraquements dans une plantation de canne à sucre – Nuit.

Entre Bourke, une lanterne à la main. Il est suivi de Karl, Ilse, Edvards, Ruth, Otto et Léonids. Ilse a sur les épaules un châle de Lettonie.

BOURKE

Bon ben, c'est là. V'là votre nouvelle maison. Telle que. Demain matin, les Planteurs de canne verront ce qu'on peut faire de vous. Ils comptaient avoir un couple marié dans chaque équipe de bonshommes, avec la femme pour faire la tambouille. Vous trouverez un poêle à charbon là-bas, dans le coin. Ça cuit un peu trop l'été, mais l'hiver, ça chauffe comme du fer blanc. J' vais vous dire, ça m'emballait pas trop cette combine d'avoir une seule femme au milieu de six bonshommes. Et Dieu non plus, c'est pas comme ça qu'il voyait les choses.

KARL

Y a que deux lits.

LYDIA

On est sept.

ILSE

C'est pire que le bateau.

RUTH

Faudra se relayer pour dormir.

OTTO

Doit y en avoir d'autres.

LEONIDS

Allume donc.

EDVARDS

Pas d'électricité. [Pas d'ampoules.]

BOURKE

Eh, mes lascars, vous étiez pas censés causer notre langue vous autres ? Ça sert à rien que je vous embauche si vous la causez pas. Comment je vous dirai ce qu'il y a à faire ? Alors, vous causez notre langue, oui ou non ?

KARL

Oui. Je parle. (*Silence*)

BOURKE

Ah, t'avais terminé ? Eh ben, nous v'là bien avancés. Vous faudra apprendre notre langue, sinon vous verrez, mes gamins, ils vous jetteront des pierres, ils vous traiteront d'espions et de métèques. Remarquez, au début, ils vont être complètement perdus. Non mais c'est vrai, vous êtes ni Ritals ni Grecs. (*Il se cogne contre le mur.*)

ILSE

Venez... venez toucher les murs. Tout en fer. Une toute petite chambre, des murs en fer, un toit en fer, un poêle en fer, comme un four.

BOURKE

Alors, on admire l'architecture. Pas mal, hein ? La tôle ondulée, y a que ça de vrai. En une semaine, ça vous bâtit une maison. On peut pas rêver mieux. Non mais surtout vous gênez pas pour moi, causez entre vous, je peux très bien me parler tout seul toute la nuit. (*Silence*)

ILSE

Comment on fait pour la nourriture ? C'est lui le propriétaire. C'est à lui qu'il faudra l'acheter ? Vas-y, demande-lui.

KARL

J'en sais rien, moi. C'est quoi les mots ? (*Il s'adresse à Bourke. Il fait des gestes pour mimer la scène et parle avec un accent.*) Mange ! Mange !

BOURKE

Tu veux dire 'Manger'. Manger. Vous venez de souper. Y avait même du rabiote de haricots dans la gamelle. (*avec méfiance*) Vous voulez me faire passer pour un rapiat ou quoi ?

KARL

(*l'interrompant d'un signe de la main*) Je montre. (*essayant de prendre la lanterne des mains de Bourke*) J'achète.

BOURKE

Alors là, tu peux toujours te brosser ! Vous en avez déjà deux, de lanternes. Et moi je tiens pas à rentrer chez moi dans le noir.

LEONIDS

Faut lui montrer de l'argent. (*Les 'Réfugiés' fouillent leurs poches pour trouver de l'argent.*)

BOURKE

Eh eh, ça fait bien dans les 10 shillings ça. C'est qu'on est riches ! Dès que vous aurez appris à bien courber l'échine, vous tarderez pas à vous mettre une livre dans la poche. Coupeur de canne à sucre, c'est un boulot de rêve.

KARL

(*lui tendant de l'argent et essayant de prendre la lanterne*) J'achète. Manger.

BOURKE

(*refusant de lui donner la lanterne*) Je t'ai déjà dit non. Et puis j' vais te dire, y a pas grand chose à becter là-dedans, et vous allez pas vous enfilez le kérosène tout de même !

ILSE

Il est idiot. (*s'interposant entre eux deux*) Moi.

BOURKE

(*riant*) Ah ben ça change tout. Si tu me donnes un shilling, plus ta dame, là d'accord, tu l'auras ta lanterne. (*Il prend le shilling puis donne la lanterne à Karl.*)

KARL

(*pavoisant*) Vous voyez. Il comprend.

BOURKE

(*faisant un clin d'œil à Ilse*) J' pouvais pas espérer d' meilleure affaire.

RUTH

Tu viens d'échanger Ilse contre une lanterne.

ILSE

Les vieilles habitudes ont la vie dure. (*Ils rient*)

EDVARDS

Bien joué. Très joli coup. (*Ilse redonne la lanterne à Bourke et reprend le shilling.*)

BOURKE

C'est vot' dernier mot ? Dommage.

ILSE

(*faisant mine de dormir, de se réveiller et de préparer le petit déjeuner.*)
Nourriture.

BOURKE

Ah ben voilà ! Comme ça, je comprends. Petit déjeuner. Vous trouverez de quoi bouffer dans la boîte, là, sur la table. Pain, confiture, œufs, thé.

ILSE

Combien ?

BOURKE

(avec un accent) Non, non, gardez ça. Payerez plus tard. Demain. Domani. Eh merde ! V'là que j' parle comme eux ! Dodo maintenant. *(illustrant ses paroles)* Dormir. Bon. M'en faut deux qui restent ici. Les autres, vous me suivez. Bon ! *(Il s'apprête à partir mais les Immigrants n'ont pas l'air de comprendre.)*

EDVARDS

Bon.

BOURKE

Ah, ben tout de même, y en a un qui parle comme nous.

EDVARDS

Je crois qu'il veut qu'on le suive. *(Chacun prend ses affaires.)*

BOURKE

Nan, nan, nan, nan ! Pas tout le monde. *(Il sépare Karl et Ilse des autres.)* Vous deux *(avec un accent)*, vous restez là. Bonne nuit.

ILSE

Bonne nuit.

KARL

(serrant la main de Bourke) Bonne nuit. *(au grand désarroi de Bourke, Ilse lui sert la main.)*

ILSE

Bonne nuit.

BOURKE

Bonne nuit. Les autres, vous venez avec moi.

LYDIA

Où est-ce qu'il nous emmène ?

EDVARDS

T'inquiète pas, va. Il est tout seul, il est pas armé, et vu la chaleur, ce sera pas la Sibérie.

LEONIDS

Décidément, quel boute-en-train cet Edwards. *(Lydia commence à pleurer. Ils suivent Bourke, à l'exception de Karl et Ilse.)*

ILSE

(doucement) Notre nouvelle maison.

Scène 2

Queensland du Nord – 1845 – Campement des explorateurs – Jour.

Leichhardt fait un relèvement au sextant. Il porte un chapeau de Coolie. Murphy se tient derrière lui avec un registre, de l'encre et une plume. Leichhardt lit la cote, tend le sextant à Murphy et va prendre note de la

nouvelle mesure. Il vérifie la donnée précédente. Leichhardt parle avec un accent allemand. Gilbert est à l'intérieur du camp ; il écrase des feuilles et de l'écorce puis verse le tout dans une bouilloire.

LEICHHARDT

Ach ! Qu'est ce qu'il se passe ? (*recommençant sa lecture*) Tu m'aurais pas trafiqué ça par hasard ?

MURPHY

Ah non ! Non M'sieur. Non, Docteur Leichhardt.

LEICHHARDT

De deux choses l'une : ou bien y a une erreur, ou bien on a avancé à reculons depuis hier. Ça me paraît difficile quand même. Quand on a toujours le soleil au-dessus de la même épaule, c'est facile de repérer le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest. Mais au Nord de quoi, à l'Est de quoi ? Là ça devient plus compliqué. Ja ?

MURPHY

(*avec une lueur d'espoir*) Vous pouvez pas essayer de refaire le point ?

LEICHHARDT

Pas aujourd'hui. On sait qu'on est ici. On n'est donc pas perdus.

MURPHY

Ouais, mais c'est où, ici ?

LEICHHARDT

On verra ça demain. (*Leichhardt prend le registre, la plume et l'encre et remonte vers le camp. Murphy essaie de lire le sextant.*)

GILBERT

Ce matin, quand on a franchi les collines, j'ai cru sentir l'odeur de la mer portée par la brise du Nord-Ouest.

LEICHHARDT

Parfois, je crois bien sentir le petit potager de ma mère, et l'odeur du pain dans le four. Mais c'est en Autriche, et ça fait des années que ma mère est morte.

GILBERT

Si je peux me permettre, je crois qu'on est plus près du Golfe que vous ne le pensez.

LEICHHARDT

En Autriche, on dit "Mettez vos yeux dans le creux de votre main, et votre nez vous montrera le chemin." Vous croyez qu'on devrait se laisser guider par le bout de vot' nez ? (*Gilbert ne répond pas.*) Eh pardi, pourquoi pas ! (*Il prend une hache et disparaît dans le bois en chantant DRAUGS NE JAUTA*, en allemand*)

Frag' mich nicht, Freund, warum ich ging
Und dich mit wundem Herzen liess
Frag' mich nicht warum ich sagte, ich liebe dich,

Heute kann ich es nicht mehr versteh'n.

(Puis on entend des coups de hache.)

MURPHY

(montrant le sextant à Gilbert) Vous pouvez lire où on est, Monsieur Gilbert ?

GILBERT

Non, Johnny.

MURPHY

Alors, on est vraiment perdus.

GILBERT

Le chemin du retour aux Darling Downs est déjà tracé par ses arbres. Leurs cicatrices attendent d'être reliées comme des pointillés dans un dessin d'enfants.

MURPHY

Ce pays est grand... même beaucoup plus grand que j' l'imaginai... pourtant, en huit mois, j'en ai déjà vu un sacré bout. Et j'ai envie d'en voir plus, beaucoup plus, alors crever ici, au milieu de nulle part, très peu pour moi. Si on faisait demi-tour maintenant, c'est en homme que j' rentrerais chez moi. *(On entend le bruit sec d'une branche qui se casse. Murphy saute sur son fusil.)* Halte ! Qui va là ?

PHILLIPS

(off) La Reine de Saba, qui veux-tu que ce soit ? Pose-moi ce fusil. Trouillard et couillon comme tu l'es, tu serais capable de tuer quelqu'un. *(Entre Phillips.)*

MURPHY

J' m'excuse.

PHILLIPS

Bon sang, t'es plus effarouché qu'une jeune pouliche. Il est où, notre valeureux capitaine ?

GILBERT

Occupé comme toujours à graver un arbre de ses messages inspirés.

PHILLIPS

"L 1845" ? Qui c'est qui va lire ça une fois qu'on sera partis ? L'année dernière, c'était "L 1844", l'an prochain ce sera "L 1846".

GILBERT

C'est le progrès. Tu m'as l'air bien excité.

PHILLIPS

C'est qu'y a un camp de noirs à une borne de là, Monsieur Gilbert. Et ça, c'est d' la boustifaille à coup sûr. Enfin peut-être. Va falloir lui dire.

GILBERT

Si tu ne veux pas jeter ta part aux chiens, tu ferais bien d'arriver là-bas avant le Docteur Leichhardt. Va avec lui, Johnny.

MURPHY

Et vous, vous v'nez pas... Monsieur Gilbert ?

GILBERT

J'ai du travail. Je reste ici. Mais je ne manquerai pas d'en informer notre bon Docteur dès qu'il aura fini de s'acharner sur son arbre.

PHILLIPS

Allez, grouille-toi, fiston, j'ai l'estomac dans les talons.

MURPHY

J'vous rapporterai un p'tit quelque chose, Monsieur Gilbert.

GILBERT

Merci, Johnny. *(Murphy et Phillips sortent tous les deux.)*

PHILLIPS

J' t'ai dit de faire gaffe quand tu braques c't engin de malheur. *(Entre Ruth, du côté opposé à celui de Gilbert. Elle s'arrête, jette un rapide coup d'œil à la ronde, puis fait demi-tour. Gilbert se retourne juste à temps pour la voir s'éloigner, médusé. Leichhardt revient au campement, la hache à la main. Il s'essuie le front et vient boire directement dans la bouilloire.)*

LEICHHARDT

Très bon ce thé. On dirait du court-bouillon. Très médicinal, j'imagine. *(Il recrache quelques feuilles et boit encore quelques gorgées.)*

GILBERT

Oui. Sûrement très conseillé pour les intestins. C'est avec ça que je tanne la peau de mes oiseaux.

LEICHHARDT

Délicieux ! Il faudra en refaire. [Ça nous donnera des forces pour repartir.]

GILBERT

Je crois que je viens de voir quelqu'un.

LEICHHARDT

Oui. C'était moi.

GILBERT

Non. Avant.

LEICHHARDT

Ah bon. Qui c'était ?

GILBERT

Je n'en ai aucune idée.

LEICHHARDT

(jubilant) Aucune idée ? Et vous avez cru voir quelqu'un ! Allons, pour croire, faut avoir des idées ! *(Silence)* Ah, votre langue me fera toujours bien rire ! *(Et il éclate de rire.)*

GILBERT

C'était peut-être un indigène.

LEICHHARDT

Ou peut-être que vous voyez le Viney-viney, comme les Noirs.

GILBERT

Pour les Noirs, c'est nous, le Viney-viney. Ils n'ont pas tort de croire que des fantômes se promènent dans ce pays.

LEICHHARDT

Vous feriez mieux d'attraper des fantômes que des oiseaux. C'est beaucoup plus léger. Et puis au train où vous allez, la vie aura bientôt déserté mes arbres et nos chevaux auront l'échine brisée par vos boîtes avant qu'on arrive à Port Essington.

GILBERT

Si on y arrive un jour.

LEICHHARDT

Moi, j'y arriverai. Même si je dois y laisser ma peau. (*Il rit et vide la bouilloire.*) Décidément, elle est excellente, votre tisane. (*On entend des "cooees", cri que les Aborigènes poussent dans la brousse.*)

KARL

(*off*) Salut !

GILBERT

Ce sont les deux autres. Ils ont trouvé un camp d'indigènes.

LEICHHARDT

Ah, ah ! Vous voyez ! Ce pays, c'est la Terre Promise, le sol se recouvre de nourriture.

GILBERT

On est encore loin de la manne céleste.

LEICHHARDT

Ça dépend du regard qu'on y porte. Je vais voir.

GILBERT

C'est par là. (*Leichhardt sort, sans même prendre la peine de regarder.*)

LEICHHARDT

Ja. Ja. Mon nez va me montrer le chemin. (*Gilbert reste seul dans le camp.*)

Scène 3

Camp de réfugiés. Stuttgart. 1947.

Karl entre avec une grande valise cabossée. Il porte un costume un peu vulgaire.

KARL

Salut ! Hé oh ! Y a quelqu'un ? Bon sang, Edvards, viens-donc. Je veux pas que tu te perdes cette fois.

Entre Edvards, avec un cageot de jeunes poulets. Il porte la tenue traditionnelle des réfugiés : un uniforme de l'Armée Américaine, teint en bleu. Sa démarche est hésitante. Il a tout un côté du visage couvert de cicatrices.

EDVARDS

Ça va, j'arrive. Qu'est-ce que je fais des oiseaux ?

KARL

Pour l'instant, pose-les par terre.

EDVARDS

T'es sûr que c'est là ?

KARL

Ben, ça devrait. Je comprends pas pourquoi y a personne. On les a peut-être changés de caserne.

EDVARDS

On pourrait pas laisser tout ce barda ici ?

KARL

Non, ça grouille de voleurs à Stuttgart. Tout ça, c'est mon gagne-pain, mon avenir. Avant qu'ils m'envoient en taule, je travaillais pour les Ricains, au dépôt de l'Intendance. Et Je me suis fait un tas de relations, histoire de me lancer dans les affaires. Ce que j'ai pas aujourd'hui, je peux l'avoir demain. A condition d'y mettre le prix ! Il suffit de demander.

EDVARDS

Je peux avoir une bouteille de schnaps ?

KARL

Pas de problème... mais faut d'abord retrouver les autres.

EDVARDS

Et s'ils avaient émigré pendant que tu étais en prison.

KARL

J'étais tombé sur de braves types. Ils me l'auraient dit.

EDVARDS

Vas-y toi, d'accord ? Moi j'attends ici et je veille sur ton avenir. (*Karl pose sa valise sur le sol.*)

KARL

Ils peuvent pas être bien loin. C'est dingue que tu sois tombé sur moi. J'en croyais pas mes yeux. Ça va leur faire un double choc.

EDVARDS

L'homme qui s'est fait tout seul et l'homme contrefait par l'homme.

KARL

Tiens, prends une cigarette. Des Lucky Strikes, c'est les meilleures. T'en fais pas, tout va bien se passer.

EDVARDS

Je suis comme un bœuf découpé chez le boucher, sauf qu'un mariolle est passé derrière pour recoller les quartiers. Qui aurait cru qu'il en fallait autant pour faire un homme ? Après avoir vu des wagons entiers de cadavres, j 'suis pas certain que tous es morceaux soient d'origine. Un bras par ci, une jambe par là.

KARL

Le Docteur Frankenstein a fait du bon boulot avec toi. Tu m'as l'air tout d'une pièce maintenant. *(Au loin, on entend des gens chanter.)*

EDVARDS

Quelle consolation ! [Bon.]

KARL

Chut ! [Viens par ici.] Ecoute. V'là du monde. *(On entend DRAUGS NE JAUTA*, chanté en Letton. Après en avoir entendu quelques mesures, Edvards écrase sa cigarette.)*

Draugs, nejauta, kadel es projam steidzu
 Un tava sirdi skumjas atstaju !
 Draugs, nejauta, kadel par milu teicu,
 To tagad tiesam saprast nespeju !

Es nezinu, vai ta bij ziedonvesma,
 Kas lika musu sirdim mila degt.
 Kadel man sirdi tagad rudens vesma ?
 Draugs, nejauta, jo es to nezinu !

KARL

Eh, tu l'avais pas finie. C'est des Américaines. On les a pas facilement. *(Il ramasse le mégot.)* Ça, c'est la marge bénéficiaire sur un paquet.

EDVARDS

(très agité) Bon, bon. Faut qu' je boive quelque chose. Non. Vaudrait mieux que j' m'en aille.

KARL

Prends une autre cigarette. J'en ai à revendre. Tu peux pas partir comme ça. T'étais donné pour mort, et te revoilà. Un vrai miracle.

EDVARDS

Une erreur.

KARL

Attends de voir Ruth au moins. Elle a jamais voulu croire que t'étais mort et elle t'est restée fidèle. Tu voudrais qu'elle se fasse nonne, une belle femme comme ça ? Et qui va croire que je t'ai vu si tu me files entre les doigts comme un fantôme ?

EDVARDS

D'accord. Mais j'aurais dû l'avertir. *(Karl entraîne Edvards dans la chambre et le laisse là, avec la valise et les poulets.)*

KARL

Je m'en charge.

EDVARDS

Pour commencer, tu lui dis à quoi s'attendre. D'accord ?

KARL

Calme-toi. Si ça se trouve, c'est même pas elle. [T'es pire qu'un jeune marié.] Attends. (*Karl sort dans la cour / clairière et entonne la chanson avec les autres. Pendant la chanson de Karl, Otto entre en scène, devançant les autres.*)

OTTO

(*à la cantonade.*) Venez vite. C'est Karl. (*Entrent Lydia, Ruth, Léonids et Ilse.*) Qu'est-ce que je vous disais ? Y en a pas deux pour chanter comme ça. Karlo Caruso. (*Il lui sert la main.*) Nom d'un chien, regardez-moi ce costume.

KARL

Tu as pris du poids.

OTTO

Evidemment, on nous gave comme des vaches. [Avoine et épinards. Bientôt, on pourra me traire.] (*Les retrouvailles sont un peu tièdes, les salutations réservées et polies.*)

KARL

Lydia.

LYDIA

Bonjour, Karl. Ils t'on relâché plus tôt que prévu ?

KARL

Deux mois de gagnés pour bonne conduite.

RUTH

Toi, Gueule d'amour ? Pour bonne conduite ?

KARL

Eh, tu me connais. Toi en tout cas, t'es rayonnante ! Et encore t'as pas vu la surprise que j'ai pour toi. Tu me revaudras ça toute ta vie.

RUTH

(*riant*) Y a pas de doute, le caïd est de retour.

OTTO

Où est-ce que t'as trouvé ce costume ?

LEONIDS

C'est comme ça qu'on s'habille dans les prisons américaines. Les gangsters, en tout cas. [Nous aussi, on a vu les films.] (*à Karl*) Ruth m'a tellement parlé de toi. (*Ruth prend le bras de Léonids.*)

RUTH

Karl, je te présente Léonids. (*Karl lui sert la main.*) On va se marier.

KARL

Ah, bon... tu veux dire que... mais... ben merde alors !

ILSE

Et moi ? Je suis transparente ? (*Karl s'approche d'elle et la prend dans ses bras.*)

KARL

Ça fait quatre mois que je rêve de toi dans ma cellule, et t'es pas venue me voir une seule fois. Viens m'embrasser pour me montrer que t'es bien réelle. (*Karl essaie de l'embrasser, mais Ilse se dérobe en riant.*)

[ILSE

C'était pas de ma faute si t'étais là-bas. Pourquoi je me serais tracassée ?

KARL

Je t'ai même pas manqué ? Toi, tu m'as manqué.

ILSE

Quel gamin tu fais.

KARL

Gamin !] KARL (*pour sauver la face, il sort un paquet de cigarettes.*)
Alors, qu'est-ce que vous dites de ça ? Allez-y, servez-vous.

OTTO

Wouah, des Américaines ! [Le rêve !]

Deux G.I. traversent le fond de la scène. On dirait qu'ils viennent de s'échapper d'un champ de bataille ; ils sont aussi déguenillés et épuisés que les explorateurs. GI Joe siffle.

GI SAM

Salut, les filles ! Ça vous dit pas de lourder ces ringards et de nous faire voir les anges ?

KARL

(*essayant de se donner un style américain*) Salut, les oncles Sams.

GI JOE

Sam, c'est lui. Moi, c'est Joe. Et toi, j' peux te dire que t'es la gonzesse la plus moche que j'aie jamais vue. Nous, on causait à celles qu'ont les gros melons sur l' devant. *Comprendy ?*

ILSE

Ils ont tué Elmer Karklins.

KARL

Chut !

ILSE

Ils comprennent pas un mot.

GI JOE

Allez, à plus tard, les filles.

KARL

A plus tard, les gars. Ça coûte rien d'être poli.

RUTH

Et pourquoi on serait polies avec deux soldats inconnus ?

KARL

Des soldats inconnus ?

ILSE

Vous avez déjà vu un soldat donner son vrai nom à une femme ? (*Les femmes éclatent de rire.*)

KARL

Ils ont tué Elmer ?

LEONIDS

Ils lui ont troué la peau. Enfin, pas ces deux-là.

OTTO

Quand ils t'ont envoyé en taule, Elmer a repris ta distillerie. Mais avec sa dernière potion, il a tué un homme, en a aveuglé cinq et envoyé douze autres à l'hôpital. Les Ricains sont venus le chercher pour l'emmener en prison pour homicide involontaire. Mais sur le chemin, Elmer a dû croire qu'ils allaient le livrer aux Russes. Faut dire que son cerveau s'était mis à dérailler un peu. Dame, il avait pas résisté à sa potion lui non plus.

LYDIA

Otto.

ILSE

Il a couru et ils ont tiré. [Comme au cinéma. Le sort qui attend tous les truands.]

KARL

Quel con ! C'est pourtant des braves types, les G.I.

[RUTH

Elmer non plus, c'était pas un mauvais bougre.

ILSE

Si vous buviez pas tant aussi.]

OTTO

(*à Karl, sortant une flasque de sa poche*) Tu veux goûter ?

KARL

Non merci. (*Otto boit quelques gorgées.*)

[LYDIA

T'es pas fou ? Où est-ce que t'as dégoté ça ?

OTTO

C'est une de ses toutes premières. Pas mal du tout, mais c'est rien à côté de celles de Karl.]

OTTO (*à Karl*) Allez quoi, vas-y.

KARL

T'es sûr que je risque rien ? (*Otto tend les bras devant lui et se met à marcher à tâtons.*)

[OTTO

Eh, où est-ce qu'il est passé maintenant ? Karl ? Eh oh, y a quelqu'un ? Vous vous cachez, je le sais. (*Les autres éclatent de rire.*)]

LYDIA

Otto, t'es pas drôle.

RUTH

Avant que vous soyez tous ivres morts, je veux ma petite surprise.

KARL

Ah oui, bon, écoute. Encore une minute, et ce sera prêt. Je t'appellerai. (*Karl entre dans la chambre.*)

EDVARDS

Bon. Alors, c'est elle ?

KARL

Encore une minute, et elle arrive.

EDVARDS

Tu lui as dit ?

KARL

Y a eu un petit imprévu.

EDVARDS

Bon. (*sur le point de sortir*) J' te laisse encore un peu de temps.

KARL

Ecoute, c'est pas si simple de...

EDVARDS

Attendre, c'est pas facile non plus. Bon. Dis-lui de me rejoindre. [Comme ça, je saurai que tu lui as parlé.] (*Il sort.*)

KARL

Reviens ici, bon sang.

RUTH

(*conduisant les autres à l'intérieur.*) Ça y est, la minute est écoulée. Bon, je sais pas ce que c'est, mais on peut pas dire que ça saute aux yeux.

OTTO

Faut fouiller pour trouver ?

KARL

Là, devant vous, les poulets. Un plein cageot de poulets. Une surprise pour tout le monde.

RUTH

Je m'attendais à quelque chose de plus exotique.